



LES SERMONS DE
C.H. SPURGEON

LES DERNIÈRES
CHOSSES



MESSAGES INTEMPORELS DU
PRINCE DES PRÉDICATEURS

LES DERNIÈRES CHOSES

Un sermon prêché le dimanche matin du 31 décembre 1865
au Tabernacle Métropolitain de Newington

C. H. Spurgeon



Traduit par *Ressources Bibliques*



Table des matières

1. La mort	2
2. Le jugement	5
3. Le ciel	9
4. L'enfer	10

Les dernières choses

« Et tu gémiras à *la fin*, quand ta chair et ton corps seront consumés » (Pr 5.11, KJV).

Le sage vit le jeune homme simple s'égarer vers la maison de la femme étrangère. Cette maison lui paraissait si différente de ce qu'elle était en réalité qu'il voulut y projeter une lumière, afin que le jeune homme ne pêche pas dans les ténèbres, mais qu'il comprenne la nature de ses actes. Le sage regarda autour de lui, et ne vit qu'une seule lampe convenable à son but : elle s'appelait « À la fin ». Il la saisit, la tint dans la demeure infâme de cette femme, et tout changea soudain : la vérité apparut, et la tromperie s'évanouit.

Le jeune homme rêvait de plaisir ; dans la luxure, il espérait trouver la joie. Mais quand la lampe « À la fin » commença à briller, il aperçut la pourriture dans ses os, la corruption dans sa chair, la douleur et le chagrin comme conséquence inévitable du péché. Alors, instruit et averti avec sagesse, l'esprit simple recula d'effroi et écouta la voix du maître : « Ne t'approche pas de la porte de sa maison, car ses chemins descendent jusqu'aux chambres de la mort ».

Or, si cette lampe « À la fin » s'est révélée si utile dans ce cas particulier, il me semble qu'elle doit être tout aussi précieuse partout ailleurs. Elle peut nous aider, tous autant que nous sommes, à comprendre la vérité des choses, si nous les examinons à la lumière qu'elle projette.

Je ne puis comparer mon texte qu'à la lance d'Ithuriel dont parle Milton : lorsqu'il toucha le crapaud, Satan apparut aussitôt sous sa véritable forme. Si j'applique ce texte à certaines réalités d'aujourd'hui, elles se montreront sous leur vraie lumière. « À la fin » sera la verge de ma main ; je toucherai le clinquant, et il disparaîtra : vous verrez qu'il n'est pas de l'or. Je toucherai le vernis et la peinture, et vous saurez qu'ils ne sont que ce qu'ils prétendent cacher. La lumière de « À la fin » sera la lumière de la vérité, la lumière de la sagesse pour nos âmes.

Il me semble fort opportun de lever cette lampe en ce matin où nous arrivons à la fin de l'année, et où, dans quelques heures, commencera une autre. Ce moment, semblable au dieu Janus, a deux visages : l'un tourné vers l'année passée, l'autre vers celle qui vient. Ma lampe à quatre faces brillera peut-être sur les deux.

Puissez-vous avoir le courage de regarder en arrière, à travers le couloir des années déjà vécues, et de considérer tout ce que vous avez pensé, dit et fait, à la lueur de cette

lampe : « À la fin ». Et puissiez-vous avoir la sainte audace de laisser cette même lumière briller sur les années à venir, lorsque vos cheveux seront gris, que les dents auront disparu, et que ceux qui regardent par les fenêtres verront obscurément.

Examinons donc ensemble le passé et l'avenir de la vie à la lumière de « À la fin ». Que cette lumière nous enseigne la sagesse, et qu'elle nous fasse marcher dans la crainte de Dieu.

J'ai dit que ma lampe avait quatre faces ; en effet, elle en a quatre : regardons-la d'abord à la lumière qui émane de la mort.

1. La mort

La mort est « à la fin ».

En un sens, elle est la fin de cette vie mortelle ; la fin de notre période d'épreuve ici-bas ; la fin du jour de la grâce ; la fin du jour du péché humain. Quand nous mourons, l'arbre tombe et ne repousse plus ; la maison bâtie sur le sable du péché est balayée jusque dans ses fondations et ne se relève jamais. La mort est le terme de la vie présente. Et combien cette vérité est certaine pour nous tous ! Cette année en a apporté maints témoignages. On pourrait presque composer un almanach de l'année 1865 et inscrire, pour chaque mois — et presque pour chaque semaine — le nom d'un homme illustre tombé sous la flèche de l'inlassable archer. De la royauté à la pauvreté, la tombe s'est repue de ses victimes.

Il n'y a pas longtemps encore, un homme dont la bienveillance éclairée avait béni notre nation, et qui, après sa mort, reste dans le cœur des pauvres parce qu'il a fait baisser le prix du pain et renversé des lois qui engraisaient les riches tout en affamant les humbles, a été rappelé à la poussière ; sa sagesse n'a pu le préserver de la fin commune. Peu après lui tomba celui qui gouvernait un grand peuple dans l'éclat de la victoire, au moment même où ce qui menaçait d'être une rupture se terminait en triomphe pour une partie, et où la nation semblait prête à entrer dans une ère nouvelle de prospérité. Par la main d'un assassin, il tomba : Abraham Lincoln mourut, tout comme Cobden. Le chef d'un peuple capable de vaincre un puissant ennemi n'a pu vaincre cet ancien adversaire qui terrasse qui il veut. Et celui qui avait sauvé tant de vies en avertissant les marins des tempêtes à venir — grâce à qui maints navires furent épargnés du gouffre marin — lui-même, n'a pu prévoir ni éviter la dernière et redoutable tempête ; il est descendu dans l'abîme insondable où tous les hommes sont engloutis. Puis, quand l'année était mûre et que les fleurs s'épanouissaient — saison convenable pour son départ, fut emporté celui qui avait embelli notre pays par tant d'œuvres de beauté : Sir Joseph Paxton, l'ami des fleurs, dort désormais sous elles. Comme les fleurs, il a fané, comme nous tous. Ensuite, en septembre, lorsque l'année déclinait, trois hommes au moins, qui avaient marché avec leur bâton jusqu'aux sphères célestes, astronomes de renom, tombèrent ensemble ; ils prédisaient les éclipses et suivaient les comètes, mais eux-mêmes ont été éclipsés et ont disparu, tels ces étoiles filantes qu'ils contemplaient. Et voilà qu'à la fin de l'année, il y a peu de jours, nous avons été frappés par la mort de celui qui,

si longtemps, avait dirigé notre nation avec sagesse et vigueur ; il fut en quelque sorte un roi parmi nous. Ni sa prudence, ni sa gaieté, ni sa force ne purent ajourner l'heure de la mort. Et comme si la liste n'était pas complète, la mort a encore réclamé un dernier nom : le plus ancien des monarques, Léopold, dont la bonté et la sagesse avaient guidé son peuple et étendu son influence bien au-delà de son royaume. La mort ne l'a pas épargné. Ce fut une année de morts plus que de vies ; et vous, qui êtes encore ici, n'avez-vous pas de quoi vous étonner ? Plusieurs plus jeunes que nous ont été abattus. Vous qui êtes mûrs, êtes-vous prêts ? C'est une merveille que vous soyez encore épargnés.

À la lumière de tous ces décès, je veux que vous considériez le péché mortel. On sculpte parfois des anges sur les pierres tombales ; eh bien, que chacun de ces anges nous parle ce matin du haut de sa stèle. Leurs paroles seraient sages et graves, dignes de notre attention, comme si les morts eux-mêmes s'adressaient à nous.

Permettez que je vous emmène dans votre propre chambre de mort : c'est peut-être là que cette lampe brûlera le mieux. Regardez vos actions, celles dont vous êtes fiers, celles que vous avez jugées grandes : que vaudront-elles à la fin ? Vous avez gagné de l'argent, vous avez réussi ; vous vous êtes vantés de votre habileté, comme d'autres se glorifient d'avoir conquis des nations ou obtenu la gloire. Mais vous voici mourant : que pensez-vous de tout cela ? Est-ce aussi grand que vous le croyiez ? Oh, combien vous avez peiné pour l'obtenir, et maintenant que vous l'avez, que vous reste-t-il ? Les plus grandes actions humaines paraîtront insignifiantes à l'heure de la mort, et surtout celles dont nous étions le plus orgueilleux ; elles deviendront alors notre plus amère humiliation. Nous dirons : « Quel insensé j'ai été ! Quelle folie d'avoir dépensé tant de temps et d'efforts pour si peu ! » Nous verrons qu'elles n'étaient que vanité, bulles et illusions ; et nous nous jugerons insensés d'y avoir consacré notre vie entière.

Regardons aussi nos actions égoïstes à cette lumière. Tel homme dit : « Je sais gagner de l'argent » ; un autre ajoute : « Je sais le garder aussi » ; et il se vante de n'être ni assez naïf pour être généreux, ni assez simple pour donner à Dieu ou aux pauvres. Mais le voilà sur son lit de mort. Sait-il encore le garder ? Peut-il en emporter un seul sou au-delà du fleuve ? Il se tient sur la rive : combien en portera-t-il de l'autre côté ? Ah, insensé ! Combien plus sage aurais-tu été si tu avais amassé ton trésor dans le ciel, « où la teigne et la rouille ne détruisent point, et où les voleurs ne percent ni ne dérobent » (Mt 6.20). Tu appelais fous ceux qui faisaient ainsi ; que penses-tu d'eux maintenant que tu meurs ? Qui est le vrai fou ? Celui qui a envoyé ses biens d'avance ou celui qui les a laissés ici pour toujours ? Tout ce qui est égoïste paraîtra misérable à l'heure de la mort ; mais tout ce qui a été fait pour Christ, dans l'abnégation et la générosité, brillera jusque dans la tombe d'un éclat céleste.

Certains d'entre vous, cette semaine encore, ont donné libéralement à la cause de Dieu ; je vous en remercie, et je le fais aussi au nom de mon Maître. J'ai pensé : « Quand ils viendront à mourir, aucun d'eux ne regrettera d'avoir servi le Seigneur ». Même s'ils se sont privés pour donner, ce ne sera pas pour eux un sujet de tristesse sur leur lit de mort, car ils l'auront fait pour l'un des plus petits des enfants de Dieu (Mt 25.40). Voyez vos œuvres à la lumière de la mort, et celles inspirées par l'égoïsme s'évanouiront.

Et vous, mes amis, considérez aussi votre propre justice à cette lumière. Vous avez été des gens honnêtes, moraux, aimables, généreux, et vous vous reposez sur cela. Croyez-vous que cela suffira quand viendra la mort ? Tant qu'on est en bonne santé, toute religion paraît suffisante ; mais une âme mourante a besoin d'un fondement plus solide que le sable. Il lui faut le Rocher des siècles (És 26.4). À la lumière du tombeau, toute confiance qui n'est pas dans le sang et la justice de Jésus-Christ se révélera n'être qu'une illusion. Fuyez cette fausse assurance ! Ne vous abritez pas sous un ricin de Jonas qui se desséchera avant le ver (Jon 4.6,7). Cherchez un meilleur abri, accrochez-vous au Rocher des siècles, trouve l'ombre d'un grand rocher dans un pays aride (És 32.2).

Il en est de même de toute confiance dans les cérémonies et les sacrements. Tant que nous sommes forts, il semble suffisant d'avoir été baptisé, d'avoir pris la Cène, d'aller à l'église et de prier ; mais quand la maladie vient, ces choses ne suffisent plus. Baptême et Sainte-Cène ne soutiendront pas une âme à l'agonie si elle s'appuie sur eux ; ils seront des roseaux cassés. Quand la conscience s'éveillera, il sera vain de dire : « J'allais à l'église tant de fois », ou : « Je professais la piété ». Ces faux appuis seront arrachés par la main glacée de la mort. Il vous faudra un Sauveur réel, une vraie régénération — non celle du baptême, mais celle de l'Esprit (Jn 3.5) —, il vous faudra Christ, non les sacrements ; rien de moins ne suffira « à la fin ».

Et maintenant, mes amis, comment le péché apparaîtra-t-il quand nous mourrons ? Il nous semble doux maintenant, et nous l'excusons : nous parlons de faiblesse, d'erreur de jeunesse, d'imprudence. Mais comment le verrons-nous alors ? Si nos iniquités n'ont pas été ensevelies dans le tombeau de Christ, leurs spectres viendront hanter notre lit de mort. Ce sinistre chambellan, aux doigts sanglants, tirera les rideaux autour de nous : quelle horreur d'être enfermé pour toujours avec nos péchés, sans ami pour consoler, mais entouré des souvenirs de nos fautes !

Pensez, je vous en prie, non seulement à la racine du mal, mais à son fruit. Souvenez-vous que « le salaire du péché, c'est la mort, mais le don gratuit de Dieu, c'est la vie éternelle en Jésus-Christ » (Ro 6.23). Ne considérez pas le péché tel qu'il vous paraît aujourd'hui, mais tel qu'il sera à la fin. Vous réchauffez un serpent dans votre sein ; comment supporterez-vous sa morsure quand vous serez sur votre lit de mort ? La mer semble calme maintenant, mais souvenez-vous des tempêtes qui s'élèvent soudain. Que fera votre barque sans Christ pour pilote lorsque soufflera la tempête de la mort ?

Oh, si je pouvais, par l'imagination, vous conduire jusqu'aux eaux de la mort, où vos pieds s'enfonceront dans le sable mouvant de l'incertitude ! Vous entendrez le grondement de la mer lointaine, et votre âme demandera : « Quelle est cette mer que j'entends ? » Et la réponse viendra : « C'est la mer éternelle, le gouffre sans fond vers lequel tu descends ». Vous sentirez les flots froids monter des chevilles aux genoux, puis jusqu'aux reins ; et si vous êtes sans Christ, ce ne sera pas un fleuve à traverser, mais un océan où vous serez engloutis pour toujours. Ô Dieu, aide-nous à voir nos joies, nos actions, nos pensées à la lumière de la mort !

Quel contraste souvent entre la vie d'un homme et sa mort ! Certains paraissent dignes d'éloges tant qu'on les voit vivre, mais leur mort change tout jugement. Voyez Moïse : il

aurait pu être roi d'Égypte, mais il renonce à la royauté et à ses plaisirs (Hé 11.24-26). Il aurait pu être le fondateur d'une grande nation, mais il préfère être effacé du livre de vie si Dieu veut bien épargner son peuple (Ex 32.32). Quelle récompense terrestre reçoit-il? Être le chef d'une troupe de rebelles qui l'affligent sans cesse! À l'opposé, Balaam, qui reçoit des révélations de Dieu, lorsqu'on lui demande de maudire Israël, obéit à la convoitise; et pour de l'or, il tend un piège au peuple de Dieu. Il repart, riche et honoré aux yeux du monde: «Voilà l'homme qu'il faut!» disent les gens pratiques; «il sait saisir l'occasion et prospérer».

Mais ils viennent à mourir: Balaam tombe au combat contre Israël, lui qui avait dit: «Que ma fin soit comme celle des justes!» (No 23.10). Et non loin de là, Moïse meurt aussi, contemplant Canaan, puis la Canaan céleste (De 34.1-5; Hé 11.16). À cette mort, qui ne voudrait être Moïse? Que d'autres soient Balaam dans la vie, mais que nous soyons, toi et moi, comme Moïse dans la mort. «À la fin!» Pensez-y: chaque fois que vous êtes tentés par le péché ou par le gain, regardez ce mot: «À la fin!» Que Dieu vous aide à juger avec droiture.

2. Le jugement

Passons maintenant à la seconde face de notre lanterne: le jugement.

Le second de ces «derniers événements», c'est le jugement. Après la mort, le jugement.

Quand nous mourons, nous ne cessons pas d'exister. «Si un homme meurt, revivra-t-il?» Oui, assurément — car son esprit ne meurt jamais. Dieu nous a faits des êtres étranges et merveilleux, dotés d'espérances qui s'élancent au loin et d'aspirations qui dépassent les cieux; il n'est donc pas possible que nous mourions pour tomber dans le néant.

La bête n'a aucun désir d'immortalité; on ne l'entend jamais soupirer après les régions célestes. Elle ne redoute pas le jugement, car il n'y a pour elle ni seconde vie, ni tribunal à venir. Mais le Dieu qui a donné à l'homme la crainte de l'avenir, et qui a mis en lui le désir de quelque chose de meilleur que ce que ce petit globe peut offrir, ne nous a pas trompés; il ne nous a pas rendus plus misérables que la bête qui périt, en nous donnant des passions et des désirs qui ne pourraient jamais être satisfaits.

Nous sommes immortels, chacun de nous. Et quand les étoiles s'éteindront, quand le grand fourneau du soleil s'arrêtera faute de combustible, quand l'univers de Dieu sera roulé comme un manteau, nous vivrons encore — d'une vie aussi éternelle que le Dieu éternel lui-même.

Oh! quand nous quitterons ce monde, il nous est dit qu'après la mort vient pour nous le jugement. Je ne sais ce qu'il en est pour vous — peut-être êtes-vous plus familiers que moi des tribunaux humains — mais il se glisse toujours en moi un frisson solennel, même dans une simple cour de justice terrestre, surtout quand un homme y est jugé pour sa vie. Le rire s'y éteint, tout devient grave.

Combien plus redoutable sera ce Tribunal où les hommes seront jugés pour leur vie éternelle, où ce ne sont plus leurs corps mais leurs âmes qui seront en jeu ! Le jugement des hommes n'est pas à mépriser : un homme droit peut braver l'opinion du monde, et pourtant cela le trouble, car ses semblables peuvent avoir raison. Ce n'est pas facile de se tenir au banc du tribunal de l'opinion publique et d'y entendre le verdict de condamnation ; mais que sera-ce de se tenir au tribunal de Dieu, qui est plus grand que tous, et de recevoir de lui la sentence de damnation ? Que Dieu nous en garde !

Pensons un moment à ce jugement.

Nous ressusciterons d'entre les morts : nous y serons en corps aussi bien qu'en esprit. Ces mêmes corps se tiendront sur la terre au dernier jour. Quand Christ viendra et que la trompette sonnera, son peuple ressuscitera à la première résurrection, et les méchants aussi ressusciteront, et « dans leur chair, ils verront Dieu » (Job 19.26).

Pensons à tout ce que nous avons fait, à la lumière de ce jour-là.

Tous les hommes qui ont jamais vécu seront présents. Comment supporterai-je que toutes mes actions y soient révélées ? Mes pensées mêmes — comment me sentirai-je quand elles seront proclamées à haute voix ? Ce que j'ai murmuré à l'oreille, dans le secret — comment le supporterai-je quand la trompette le publiera ? Et ce que j'ai fait dans les ténèbres — comment supporterai-je qu'il soit exposé à la lumière ?

Et pourtant, ces choses seront dévoilées devant l'univers assemblé.

Mes ennemis seront là. Si je les ai traités injustement, si j'ai été calomniateur ou médisant, cela sera déclaré. Si j'ai été hypocrite, simulant la droiture quand j'étais faux, je serai démasqué. Ceux que j'ai blessés seront là. Avec quelle terreur le débauché verra-t-il ceux qu'il a séduits se lever, les yeux flamboyants, pour l'accuser ! Avec quel effroi l'opresseur verra-t-il la veuve et l'orphelin qu'il a réduits à la misère se dresser comme témoins rapides de sa condamnation !

Si j'ai répandu de fausses doctrines, une peste morale détruisant les âmes humaines, mes victimes seront là, formant un cercle autour de moi comme des chiens qui acculent le cerf, et chacun d'eux réclamera mon sang.

Ils seront tous là — amis et ennemis. Plus solennel encore : Lui sera là — le Fils de l'homme, le plus grand parmi les hommes, car il est Dieu autant qu'homme. Si j'ai méprisé et rejeté son salut, je le verrai alors sous un autre aspect.

« Le Seigneur viendra ! mais non pas tel qu'il vint jadis,
Humble Agneau devant ses ennemis,
Homme de douleurs, accablé de maux.
Le Seigneur viendra ! sous un aspect terrible,
Ceint d'un arc-en-ciel et de tempêtes,
Porté sur les ailes du vent,

Juge établi de toute chair ! »

Comment le soutiendras-tu, toi qui l'as méprisé ? Toi qui as douté de sa divinité, comment supporteras-tu son éclat ? Toi qui as foulé son sang précieux, comment endureras-tu la force de son bras tout-puissant ?

Sur la croix tu refusais de le recevoir, et sur le trône tu ne pourras lui échapper.

Le sceptre d'argent qu'il t'étend aujourd'hui — si tu refuses de le toucher — il le déposera pour saisir un autre sceptre, un sceptre de fer, et « il te brisera comme un vase de potier » (Ps 2.9).

Et Dieu sera là, visiblement là — ce même Dieu qui est ici ce matin, en ce dernier jour de l'année, et qui lit tes pensées à cette heure, mais que tu oublies parce qu'il est invisible. Alors tu ne pourras plus l'oublier. Tes yeux le verront en ce jour ; tu comprendras sa présence. Tu chercheras à fuir, tu désirerais l'enfer lui-même comme refuge, si tu pouvais échapper à sa face. Mais partout le feu t'enveloppera et te consumera, car « notre Dieu est un feu dévorant » (Hé 12.29).

Tu ne pourras plus fuir ni Dieu ni toi-même. Tu le trouveras aussi présent que ton âme même, et tu sentiras sa main ardente toucher les cordes de ton cœur et en tirer un lugubre Miserere [Un cri de repentance, arraché du cœur par la conviction de péché].

Quelle misère indicible sera la tienne lorsque la voix du Dieu-homme dira : « Retirez-vous de moi, maudits, dans le feu éternel » (Mt 25.41).

Oh ! que Dieu nous donne de considérer toutes nos actions à la lumière de ce jour du jugement ! Sortons nos pensées secrètes de leur cachette aujourd'hui — elles ont trop longtemps moisi. Mes pensées, que deviendrez-vous dans cette lumière ? Mes professions, mes imaginations, mes convictions, que serez-vous lorsque brillera ce grand jour ?

Mon apparence chrétienne, que vaudra-t-elle alors ? J'ai été baptisé au nom de Christ, je porte un nom de chrétien, je prêche l'Évangile, je suis membre d'Église — comment tout cela supportera-t-il la lumière de ce jour terrible ? Quand je serai mis dans la balance, pèserai-je ce que mon étiquette annonce ? Entendrai-je sur le mur l'inscription : « Mené, Mené, Tékel, Upharsin » — « Pesé dans la balance et trouvé léger » (Da 5.27) ? Ou bien la douce sentence : « Sauvé en Jésus-Christ » ?

Et ma foi, que sera-t-elle dans la lumière du jugement ? Ma conversion, mon expérience spirituelle — que vaudront-elles alors ? Je crois avoir cru ; je crois aimer le Sauveur ; j'espère parfois lui appartenir — mais est-ce vrai ? Serai-je trouvé croyant véritable ? Mon amour sera-t-il sincère ou factice ? Ma piété sera-t-elle œuvre de l'Esprit ou simple discours ?

Suis-je uni vitalement à Christ, ou ne suis-je qu'un imposteur ?

Ô mon âme, place ces questions dans la lumière de ce jour redoutable.

Je voudrais, si c'était possible, que nous avancions déjà en pensée jusqu'au jour du jugement. Et puisque je me sens incapable de vous y conduire, adoptons les paroles mêmes du Sauveur : il dit que le jour viendra où il séparera les justes des méchants comme le berger sépare les brebis des boucs.

Il y en aura à sa gauche, à qui il dira : « J'ai eu faim, et vous ne m'avez pas donné à manger ; j'ai eu soif, et vous ne m'avez pas donné à boire ; j'étais malade et en prison, et vous ne m'avez pas visité. Retirez-vous de moi, maudits » (Mt 25.42-43).

Dira-t-il cela à toi et à moi ?

Il y en aura à sa droite, à qui il dira : « Venez, vous qui êtes bénis de mon Père ; prenez possession du royaume qui vous a été préparé dès la fondation du monde » (Mt 25.34).

Dira-t-il cela à toi et à moi ? L'un ou l'autre, cela doit être.

Je me sens, en pensant à cela, comme cet homme qui attendait sa sentence dans un tribunal humain. Pensant que son affaire allait être appelée, il se précipita vers son avocat et s'écria : « N'y a-t-il rien d'oublié ? Êtes-vous sûr ? Car si je perds ce procès, je suis un homme ruiné ! ». Son visage était pâle d'angoisse.

Et c'est ainsi qu'il en est de toi. N'y a-t-il rien d'oublié ? Car si tu perds cette cause au tribunal de Dieu, tu es un homme perdu.

Écoute, toi qui m'entends : as-tu cru en Jésus-Christ, ou la foi reste-t-elle à faire ? As-tu renoncé à ta propre justice ? As-tu abandonné ton péché ? As-tu donné ton cœur au Sauveur ? Es-tu né de nouveau ? Es-tu en Christ ? Es-tu sauvé ?

Car si ta cause est perdue, tu es un homme ruiné.

Un homme ruiné ici-bas peut encore relever sa fortune ; le banqueroutier peut recommencer et devenir riche ; le capitaine qui a perdu une bataille peut reprendre le combat et remporter la victoire.

Mais perds la bataille de la vie, et le combat ne se renouvellera plus. Fais banqueroute dans les affaires de ton âme, et tu n'auras plus de commerce possible. C'est l'affaire de l'éternité.

Ô âme, y a-t-il quelque chose d'oublié ? Frère, sœur, y a-t-il quelque chose d'oublié ? Car si tu perds cette cause, tu es perdu — perdu pour l'éternité.

Je t'en prie, regarde ce jour et tous tes jours, passés et futurs, à la lumière du jour du jugement.

3. Le Ciel

Mais ma lampe — cette lampe incomparable — a une troisième face, brillante, étincelante comme une grappe d'étoiles. La troisième des dernières choses, c'est le Ciel — la part, je l'espère, de beaucoup d'entre nous.

Nous espérons qu'après les jours et les années, beaucoup se retrouveront là-haut, de l'autre côté du Jourdain, pour ne plus jamais se séparer. Voyons si nous pouvons projeter un peu de cette lumière du Ciel sur les choses présentes et passées.

Tu peines durement, tu essuies la sueur de ton front en disant : « Ma part n'est pas enviable ; que je suis las ! Je n'en peux plus ». Courage, frère ; courage, sœur ! Il y a du repos pour les fatigués ; un repos éternel pour les bien-aimés du Seigneur. Et lorsque tu seras arrivé au Ciel, combien tes labeurs te paraîtront petits, insignifiants, même s'ils ont duré soixante-dix ans !

Tu souffres beaucoup : la douleur traverse ton corps ; tu connais rarement une heure paisible et tu gémis à demi : « Pourquoi en est-il ainsi ? Pourquoi Dieu me traite-t-il si durement ? » Pense au Ciel, où « aucun habitant ne dira : je suis malade » (És 33.24) ; où aucun gémissement ne viendra se mêler aux cantiques qui montent des lèvres immortelles. Courage, âme éprouvée ! Bientôt ce sera fini : ce n'est qu'une piqûre d'aiguille, un instant de douleur — puis la gloire éternelle. Tiens bon, que ta patience ne défaille point.

Et toi, tu as été calomnié. Pour le nom de Christ, on t'a couvert d'opprobre et de honte, et tu es prêt à abandonner. Allons, lève les yeux ! N'entends-tu pas les acclamations des anges lorsque les vainqueurs reçoivent un à un leurs couronnes éternelles ? Refuseras-tu de combattre quand tant de gloire est à remporter ? Comptes-tu être porté au ciel sur des lits de fleurs ? Il faut lutter si tu veux régner (2 Ti 2.12). Ceins les reins de ton esprit et regarde à la récompense promise. À la lumière du Ciel, la honte de la terre semblera moins que rien.

Et toi, qui as connu tant de pertes et de croix : jadis tu étais dans l'aisance, maintenant tu es pauvre. Tu rentreras aujourd'hui dans une demeure modeste et partageras un repas frugal. Mais bien-aimé, tu n'y resteras pas longtemps. « Il y a plusieurs demeures dans la maison de mon Père » (Jn 14.2). Ce monde n'est qu'une auberge où tu fais halte pour un temps ; si le gîte est rude, tu partiras demain — ne te plains donc pas.

Ah, si nous pouvions regarder toutes nos actions à la lumière du Ciel ! Je parle ici des croyants en Jésus-Christ. Si le regret existait là-haut, je crois qu'il porterait sur ce que nous n'avons pas fait pour Christ sur la terre. Au Ciel, on ne peut plus nourrir les pauvres de Christ, ni instruire les ignorants. On peut le louer en chants de gloire, mais ici-bas, nous avons un privilège qu'ils n'ont pas : nous pouvons vêtir les nus, visiter les malades, consoler les affligés. Quelle joie, au Ciel, de se rappeler la grâce qui nous a permis de servir le Maître !

Oh ! si je peux gagner des âmes à Christ, je serai gagnant avec elles : j'aurai un autre Ciel dans leur Ciel, une joie supplémentaire dans leur joie, un bonheur accru dans leur

bonheur. Et vous aussi, frères et sœurs, si dans votre enseignement du dimanche, vos visites ou vos conversations vous conduisez quelqu'un à la gloire, vous multipliez, si cela était possible, votre Ciel même.

Voyez la vie de certains chrétiens : ils viennent ici, ils écoutent, ils aiment entendre la Parole lorsqu'elle leur plaît, ils se nourrissent du meilleur... mais que font-ils pour Christ ? Rien. Que donnent-ils pour Christ ? Presque rien. Ce sont souvent les plus malheureux d'entre tous — ni réconfort pour les autres, ni joie pour eux-mêmes. Même au Ciel, je crois que, sans la main de Dieu essuyant toute larme, ils regretteraient de n'avoir pas fait davantage pour le Seigneur.

Nous sommes sauvés par grâce — béni soit Dieu — par la grâce seule ; mais, sauvés, nous désirons faire connaître partout la bonne odeur de Christ (2 Co 2.14), et nous croyons qu'au Ciel, nous trouverons une joie dans le souvenir d'avoir proclamé cette grâce parmi les hommes. Voyez vos joies à la lumière du Ciel, et vous les verrez autrement.

4. L'enfer

Venons maintenant à la quatrième et dernière face : regardons toutes choses à la lumière de l'enfer — cette lumière lugubre et terrible, ce reflet du gouffre ardent. Approchons cette lanterne.

Voici un jeune homme joyeux qui chante : « Ha ! ha ! les chrétiens sont des fous ! ». Levons la lampe ! Le voilà sans Dieu, sans espérance (Ép 2.12), la grande porte de fer de la mort s'est refermée sur lui à jamais ; son corps brûle dans la géhenne, et son âme dans un feu plus redoutable encore — celui de la colère de Dieu. Qui est le fou maintenant ?

Ô quand ton âme sera perdue — comme elle le sera si tu vis sans Sauveur — tu verras combien ton rire était vain. Ris donc maintenant ! Moque-toi ! Pour quelques instants de plaisir, tu as vendu des joies éternelles ; tu as mangé ton plat de lentilles et vendu ton droit d'aînesse (Ge 25.33,34). Qu'en penses-tu maintenant ? Quelle folie que de troquer son âme contre quelques heures de vaine gaieté !

Regarde les plaisirs du monde à la lueur des flammes de l'enfer. Vois cet homme dans les tourments du gouffre : il a gagné de l'argent par le péché, il a acquis le monde entier et perdu son âme (Mc 8.36). Comment cela lui paraît-il maintenant ? Un gentleman anglais, sur son lit de mort, disait : « Je donnerais trente mille livres si quelqu'un pouvait me prouver qu'il n'y a pas d'enfer ». Mais ni trente mille livres, ni trente mille mondes n'auraient pu le prouver. Et maintenant, avec des douleurs indicibles, il sait qu'il y a un enfer.

Et comment l'incrédulité paraîtra-t-elle dans les flammes ? Il n'y a pas d'athées ailleurs que sur la terre : ni au Ciel, ni en enfer. L'athéisme est un vice étrange : même les démons n'y sont pas tombés, car « les démons croient et ils tremblent » (Ja 2.19). Mais

certains hommes ont dépassé leur père, le diable, en impiété. Quand Dieu les écrasera de son pied, ils ne pourront douter de son existence. Quand il les mettra en pièces sans que personne ne les délivre, leurs raisonnements vains et leurs bravades s'évanouiront. Oh, qu'ils eussent été sages et qu'ils se fussent tournés vers le Dieu vivant !

Et maintenant, mes auditeurs, comment paraîtra la procrastination — ce « demain » toujours repoussé — quand vous serez là ? Certains viennent ici depuis longtemps ; souvent touchés, toujours ajournant : « Bientôt », « Plus tard », « Demain ». Que résonnera ce mot dans vos oreilles quand vous serez perdus ! Que ne donneriez-vous pas alors pour un jour de grâce de plus, une heure de miséricorde !

Je voudrais, ce matin, faire avec vous ce que firent les ambassadeurs romains avec Antiochus. Ils tracèrent un cercle autour de lui et dirent : « Tu dois répondre avant de sortir de ce cercle : paix ou guerre ? ». Ainsi, je trace en esprit un cercle autour de toi : « Qu'en sera-t-il ? le péché ou la sainteté ? toi-même ou Christ ? la grâce ou l'inimitié ? le Ciel ou l'enfer ? ». Réponds, je t'en prie, à la lumière de l'enfer. C'est une lumière redoutable, mais révélatrice. Puisse-t-elle brûler l'aveuglement de tes yeux afin que tu voies combien il est terrible d'être ennemi de Dieu, et qu'elle te conduise à Jésus-Christ aujourd'hui même.

Et comment l'Évangile paraîtra-t-il à la lumière de l'enfer ? Comment ton indifférence à son égard ? Quand je pense à ceux à qui j'ai prêché et qui, cette année, sont passés dans l'éternité — hélas, peut-être dans le désespoir — quelle pensée solennelle ! Certains s'asseyaient ici, écoutaient, entendaient l'Évangile, et ils sont partis. Les ai-je avertis fidèlement ? Seigneur, ne me rends pas coupable de leur sang (Éz 33.8). Par le sang du Sauveur, délivre-moi de cette condamnation.

Mais vous, vivants, je veux être net envers vous. Ne sentez-vous pas que vous êtes mortels ? N'avez-vous pas conscience de mourir ? La vie est courte — oh, si courte ! Et plus nous avançons, plus elle s'efface devant nous. Vous avez trente, quarante, cinquante, soixante ans ? Vous voyez vos amis partir : le prochain, c'est peut-être vous. Puisqu'il y a un monde à venir — et vous le croyez — comment pouvez-vous jouer avec ces choses ? Vous veillez à vos affaires, mais négligez votre âme. Qu'attendez-vous ? Un autre moment ? Dieu dit : « Maintenant est le temps favorable ; maintenant est le jour du salut » (2 Co 6.2). Qu'attendez-vous encore ?

Ah ! que vous soyez sages, que vous considériez votre fin et cherchiez Dieu ! Je vous en conjure par la brièveté de la vie, par la certitude de la mort, par les terreurs du jugement, par les gloires du Ciel, par les tourments de l'enfer : cherchez la bonne voie et marchez-y. Christ Jésus est venu dans le monde pour sauver les pécheurs (1 Ti 1.15). Voici l'Évangile : « Celui qui croit n'est pas condamné » (Jn 3.18). Croire, c'est se confier. Oh ! puissiez-vous avoir la grâce de confier vos âmes au Seigneur Jésus dès maintenant et pour toujours ! Alors, nous n'aurons rien à craindre de ces mots : « À la fin », ni de la lumière des quatre dernières choses — la Mort, le Jugement, le Ciel et l'Enfer.

« Bientôt le tout, tel un parchemin en feu,

Se déroulera devant mes yeux ébahis,
Et sans voile, d'un seul éclat, apparaîtra
La Présence dans laquelle j'ai toujours été ».